

PHILIPPE DURIEZ

LA FILLE PAPILLON OU L'INNOCENCE D'UN BAISER



Philippe Duriez

La Fille Papillon ou
l'innocence d'un baiser

© Philippe Duriez, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3499-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Octobre 1977, dans un endroit isolé de la campagne nantaise. Le temps est exécrable ; une pluie fine et glaciale s'abat sur un sol détrempé. Heureusement, le vent a légèrement faibli. L'obscurité s'installe, et pas une lumière ne se manifeste à l'horizon. Malgré cette noirceur et ces conditions exécrables, Aurélie s'apprête à affronter les affres de la nuit. Elle se démontre que d'un amour peut naître une belle histoire.

Celle-ci a débuté il y a de cela un mois. Depuis lors, Aurélie délaisse son lit et se lève doucement, sans faire de bruit. Elle s'emmitoufle dans des vêtements chauds et enfle un imperméable. À présent, elle est prête à affronter les éléments. Elle respire un grand coup et ouvre la fenêtre, puis le volet. Un air glacial s'y engouffre aussitôt et vient fouetter son visage. Mais sa détermination est intacte, et rien ne va l'empêcher d'accomplir sa bonne action. Elle enjambe le rebord et pose les pieds sur le toit de la grange attenante, en faisant attention de ne pas trébucher. Elle referme et cale le volet avec une pièce de bois et se laisse glisser jusqu'à l'extrémité du toit. Elle saute dans l'herbe. À cet endroit, la hauteur ne dépasse pas un mètre. Elle enfourche son vélo qu'elle a pris soin de cacher aux abords de la ferme et avance dans la nuit sur un chemin qu'elle connaît bien. Mais elle doit forcer sur les pédales, le sol est bourbeux. Elle chemine à la lueur d'une torche attachée au guidon. Les bruits de la nuit et de la forêt toute proche parviennent à ses oreilles, mais elle n'a pas peur. Comme toute campagnarde, elle est familière de cette vie nocturne. Elle arrive enfin, au bout d'une dizaine de minutes, à la ferme de ses grands-parents.

Ils sont décédés il y a trois ans. Depuis tout ce temps, son père ne s'est toujours pas résolu à la louer ni à la vendre. La maison est fermée, mais elle sait où se trouve le double des clés, caché sous un pot de fleurs. Pourquoi tout ce périple ? Aurélie vient nourrir une jeune chatte qu'elle a découverte un jour aux abords de la propriété. La pauvre bête avait dû être abandonnée par un automobiliste aux abords de la route toute proche. Malheureusement, elle est dans l'impossibilité de la ramener à la maison ; son père se ferait une joie de tuer l'animal. Elle se dévoue donc, et vient dormir et affronter le froid avec sa nouvelle compagne. Mais la demeure n'est pas sans ressources. Il y a assez de couvertures dans les placards pour se couvrir et passer une bonne nuit. Elles

s'endorment ainsi l'une contre l'autre. Pour Aurélie, la vie n'est pas facile, et elle n'a pas beaucoup de loisirs. Ses parents forment un couple dépravé. Elle est maltraitée par un père alcoolique. Quant à sa mère, elle ignore sa fille.

Seulement, ce soir, il y a quelqu'un dans la maison. Elle aperçoit, de loin, de la lumière, à son grand étonnement. Il y a également un panache de fumée qui sort de la cheminée. Qui peut bien se trouver à l'intérieur ? La ferme serait-elle louée ? Elle est persuadée que non. Alors qui ? Elle dépose son vélo, récupère les clés et entre discrètement par la porte de la cuisine. Elle enlève ses chaussures et avance lentement. Elle entend les bribes d'une conversation. Il y a la voix d'un homme et une autre, plus fluette, d'une petite fille. Elle a un peu moins peur ; la présence d'un enfant la rassure. Elle écoute la conversation. La fille se prénomme Justine, et l'homme, qui se trouve être son père, Benjamin. Elle apprend qu'ils vont rester deux jours et prendre ensuite un bateau pour l'Amérique. À ce moment, la jeune chatte vient se mettre entre ses jambes et commence à miauler. Vite, elle prend l'animal et se réfugie au grenier. Elle lui donne à manger et, prise de fatigue, s'endort sur une paille. Elle se réveille au milieu de la nuit. La quiétude règne dans la maison. Aurélie se couvre d'un châle et descend à l'étage du dessous, une torche électrique à la main, là où se trouvent les chambres. Elle tremble à chaque marche. Sous ses pieds, le bois fatigué par les ans craque. Mais la curiosité est trop forte et l'emporte sur la crainte. Elle entrouvre une porte et découvre Justine, immergée dans un profond sommeil. Délicatement, elle attrape une chaise, pose sa lampe sur la table de chevet et s'assied à côté du lit. Elle observe la jeune fille avec tendresse. Elle aurait aimé avoir une sœur. À cet instant, son esprit quitte son corps. Il s'envole et prend de la hauteur. Elle voit, sous ses yeux, un grand champ de colza en fleurs qui se déploie jusqu'à l'horizon. Au beau milieu, Justine est assise, revêtue d'une magnifique robe blanche en dentelle. Aurélie se tient à ses côtés, debout, une brosse à la main. Elle coiffe la belle chevelure. Le hullement d'une chouette la libère de sa rêverie. Elle tend sa main et caresse les cheveux de la fille. Elle écarte la chevelure et remarque un petit tatouage dans le cou, comme un papillon, mais à y regarder de plus près, elle s'aperçoit que ce n'est qu'une tache de naissance. Justine se met à bouger. Aurélie, qui ne tient pas à être vue, remonte au grenier. Elle s'endort aussitôt. Elle est réveillée le lendemain par un fracas d'enfer. Elle se cache derrière le lit, recroquevillée, avec le chat apeuré blotti entre ses bras. Enfin, le vacarme cesse et s'estompe. Les voitures démarrent et s'éloignent. Elle s'habille et se dépêche de rejoindre la ferme avant

que ses parents ne se réveillent.

Mais revenons un peu plus tôt dans la matinée, alors que les occupants de la ferme dorment à poings fermés. Trois berlines approchent tous phares éteints vers cinq heures trente du matin. Elles patientent, cachées dans un chemin caillouteux, à l'écart de la route. L'attente, pour les occupants, paraît interminable. Parmi eux, un homme : le commissaire Marcel Toussaint. Il trépigne et transpire malgré le froid. Son corps réagit à la peur qui le ronge de l'intérieur. Il n'a pas le droit à l'erreur, il a en tête les propos de Charlotte, sa femme. C'est son avenir qui se joue ce matin. Il regarde constamment sa montre, mais les aiguilles n'avancent pas plus vite.

— Un peu de café, commissaire ?

— Non, je suis déjà assez énervé comme ça ! Quelle heure est-il ?

— Encore cinq minutes, commissaire.

— Préviens les collègues, il ne nous échappera pas.

Quand il pense que cela fait plusieurs mois qu'il enquête, sans résultat. Et, enfin, un témoignage capital vient l'aider. Il découvre la cache du tueur. Et pas n'importe quel criminel ! Celui-ci serait responsable de plusieurs meurtres. Bientôt six heures. Le commissaire ne tient plus en place.

— Allez, on y va !

Les hommes sortent des voitures en silence. La pluie, qui a commencé à tomber il y a de cela une heure, redouble d'intensité et dégouline sur les visages des policiers. Ils avancent doucement sur l'herbe grasse. Connaissant les lieux grâce à un témoin, ils sont rapidement devant la porte. Elle est fermée.

— Ouvrez-moi ça !

Deux hommes défoncent la porte à l'aide d'un bélier. Dans une poignée de secondes, je vais être réveillée par un vacarme assourdissant. En cet instant, les paroles de mon père la veille me reviennent en mémoire :

— Ne t'inquiète pas, Justine. Dans deux jours, on prend un bateau et on s'en va. Il ne pourra plus rien nous faire.

— Mais qui est-il, papa ?

— Je te dirai tout, mais maintenant, il faut dormir.

La voix du commissaire résonne.

— Allons-y ! Il faut en finir.

Le silence est de plomb avant que la porte de la maison vole en éclat avec fracas.

— Laissez-moi passer !

Le commissaire entre l'arme à la main et la rage au ventre. Il doit absolument abattre cet homme. Il sait trop de choses.

— Fouillez en bas, je monte à l'étage.

Informé par son contact, il sait que l'homme dort en haut. Il prend les devants sur ses collègues et monte au premier pendant qu'ils inspectent le rez-de-chaussée.

Mon père, réveillé par le bruit, se lève et se saisit du pistolet sur la table de chevet. Il n'a pas le temps de s'habiller : c'est nu qu'il ouvre la porte de la chambre. Il a tout de suite compris en voyant le commissaire que c'était la fin. La maison est cernée, il est d'accord pour se rendre. Il se défendra et prouvera son innocence. Mais il a de l'expérience. Il voit aussitôt, dans le regard du policier, que celui-ci veut en finir et le tuer pour l'empêcher de parler. Il doit tirer et l'abattre ; néanmoins, mon père n'est pas un assassin. Sa seule chance : désarmer son adversaire. Alors, il tire le premier, sans intention de tuer. La balle atteint l'arme du commissaire, qui tombe au sol. Celui-ci réagit et se jette sur l'individu, qui tombe à terre.

— Mais laisse-moi, enfin. Ce n'est pas moi le meurtrier.

— Je le sais bien, mais il me faut un coupable, et ce sera toi.

Il enfourche Benjamin, affaibli par une fièvre contractée la veille, et pose ses mains autour de son cou. Il commence à l'étrangler. Mon père n'arrive pas à se dégager. C'est à ce moment que j'ouvre la porte de ma chambre. Je ne prends pas le temps de la réflexion. En un éclair, je me jette sur le dos du commissaire en hurlant et je lui enfonce mes doigts dans les yeux, comme mon père me l'a appris. Le commissaire hurle et lâche sa proie. Il m'attrape et me propulse à terre, au loin. Je m'évanouis sous le choc. Par chance, je n'ai que quelques

hématomes, rien de cassé.

— À nous deux, maintenant !

Il se jette de nouveau sur sa proie, toujours à terre et qui peine à respirer. Il faut dire que le commissaire est un sacré gaillard, sportif. Seulement, les inspecteurs ont accouru dès qu'ils ont entendu le coup de feu. Ils l'empoignent et l'asseyent sur une chaise.

— Vous n'êtes pas bien, vous délirez, commissaire.

— Vous savez ce qu'il a fait ?

— Et alors ! C'est à la justice de faire son travail. Reprenez-vous, bon sang ! Vous n'avez pas le droit de faire justice vous-même.

Un inspecteur relève mon père et le conduit à la chambre.

— Habillez-vous et pas de conneries.

Il le menotte et l'emmène à l'extérieur. Je me relève, un peu groggy, mais déterminée. Je m'approche du commissaire, toujours assis sur sa chaise, l'air stupéfait.

— Viens, petite ! Dis un inspecteur. Va t'habiller.

Mais je n'écoute pas, je regarde cet homme droit dans les yeux et lève le bras pour le gifler, mais une main, sortie de nulle part, intercepte mon bras. C'est celle du commissaire, très réactif, qui me sourit.

— Pas de ça avec moi, ma petite.

Je n'oublierai jamais son visage.

— Emmenez-moi cette garce ! dit-il à ses collègues.

Il se reprend, fait mine de rien, mais il a peur. Il vient d'échouer.

Il monte dans une des voitures. Benjamin se trouve dans le véhicule qui précède, et moi dans une troisième à l'arrière. Le convoi prend la direction de la ville, toujours sous une pluie battante qui n'en finit pas. Les véhicules circulent sur une voie étroite. Le jour n'est toujours pas levé. La chaussée est glissante, et l'on ne voit pas très bien. Les essuie-glaces peinent à balayer le pare-brise. C'est alors qu'un animal déboule devant la première voiture. Le conducteur, surpris,

donne un coup de volant. La berline glisse sur la chaussée, fait une embardée et se couche dans le fossé. On voit de la fumée sortir du capot. La porte arrière s'ouvre, mon père sort et s'écarte. Pour Marcel Toussaint, c'est une chance. Le prisonnier tente de fuir. Il ne réfléchit pas ; il baisse la fenêtre, pointe son arme et abat le fugitif qui décède quelques instants plus tard. Je jaillis de la voiture en hurlant et cours vers mon père ; un inspecteur tente de me retenir, mais je lui échappe et me jette sur son corps. Mais il a déjà succombé au tir. Il faut deux agents pour m'arracher et me ramener aux voitures. Je distingue alors le commissaire, tout sourire.

— Je vais te tuer, tu m'entends ! Tu vas crever ! Assassin !

Mais Marcel n'en a rien à faire. Il a eu ce qu'il voulait : tuer cet homme pour le réduire au silence et offrir un coupable au procureur. Malgré un avertissement verbal de sa hiérarchie, il ne sera pas inquiété.

Entre-temps, Aurélie est rentrée chez elle. Toutefois, il est tard, son père s'affaire déjà à la traite des vaches. Pas de souci, elle sait où passer pour rejoindre sa chambre sans être vue. Une demi-heure plus tard, sa mère l'appelle pour le petit déjeuner.

Le lendemain, elle voit de sa fenêtre une belle voiture de sport entrer dans le corps de ferme et venir stationner devant la porte d'entrée. Un homme élégant descend et entre dans la maison. Aurélie sort de sa chambre et s'installe sur le palier, en haut des marches. Elle écoute la conversation. Elle entend son père l'appeler « monsieur le procureur ». Ils sont en pleine discussion, mais elle ne saisit que quelques bribes de la conversation.

— Va parler à la gamine, dit son père à sa femme.

Aurélie retourne vite fait dans sa chambre. Elle est assise sur le lit, sa poupée dans les bras. Elle a peur, elle perçoit les craquements des marches. Elle a les yeux sur la poignée. Elle tourne, et la porte s'ouvre sur sa mère qui entre dans la pièce et s'assied sur son lit à ses côtés. La voir s'intéresser à elle et prendre une voix douce ne présage rien de bon. Aurélie le sait, sa mère ne l'aime pas. Pourquoi ? Elle ne le sait pas.

— Écoute-moi bien, mon enfant. Il y a un monsieur très important en bas. Il va monter te voir. Ton père t'ordonne de bien le recevoir et de faire tout ce qu'il

te demande. Tu sais comment est ton père, Aurélie. Tu prendras une correction, et moi aussi. Tu as bien compris ?

Pour comprendre, elle n'a pas de difficultés. Elle sait bien ce qui l'attend. Elle est jeune, mais connaît assez de choses pour deviner la suite. Elle n'a pas d'autre choix que d'obéir. Prendre la fuite, mais pour aller où ?

— Oui, maman, mais il va me faire du mal ?

— Mais non, ma chérie, dit la mère en tournant la tête et en quittant la chambre, les larmes dans les yeux.

Un cœur battait-il en elle ? En descendant l'escalier, elle croise Georges Ribois, le procureur.

— Elle vous attend.

Il se présente devant la porte et entre dans la chambre, le sourire au coin des lèvres.

Un an plus tard, les parents d'Aurélie meurent dans l'incendie de leur ferme. Elle est retrouvée saine et sauve dans la maison de ses grands-parents. Par la suite, elle est confiée à sa tante, la sœur de sa mère, qui vit à Paris. Pour la jeune fille, c'est une autre vie qui commence.